Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

61 | 2020

Dans l'intimité de l'exil

Thomas ALMEROTH-WILLIAMS, *City of Beasts: How Animals Shaped Georgian London*

François Jarrige

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rh19/7432>

DOI : 10.4000/rh19.7432

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2020

Pagination : 309-312

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

François Jarrige, « Thomas ALMEROTH-WILLIAMS, *City of Beasts: How Animals Shaped Georgian London* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 61 | 2020, mis en ligne le 20 janvier 2021, consulté le 19 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/7432> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.7432>

Ce document a été généré automatiquement le 19 août 2021.

Tous droits réservés

Thomas ALMEROTH-WILLIAMS, *City of Beasts: How Animals Shaped Georgian London*

François Jarrige

RÉFÉRENCE

Thomas ALMEROTH-WILLIAMS, *City of Beasts: How Animals Shaped Georgian London*, Manchester, Manchester University Press, 2019, 328 p., 25 £.

- 1 Ce livre, issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de York (Royaume-Uni), explore le rôle des animaux – chevaux, bovins, moutons, porcs ou chiens – dans la croissance et la vie sociale de Londres à l'époque georgienne, du milieu du XVIII^e siècle aux années 1830. L'enjeu est de réexaminer la place et le rôle joué par les animaux dans la ville qui s'affirme alors comme la plus grande et la plus peuplée du monde. L'auteur remet en question nombre d'idées reçues, à commencer par celle qui voudrait que les Londoniens auraient de plus en plus été éloignés de la vie animale au début du XIX^e siècle. Il montre au contraire la contribution des bêtes à l'industrialisation comme aux activités commerciales de la capitale britannique ; il réévalue l'étendue et l'influence de l'élevage urbain et de la commercialisation des animaux ; il scrute aussi la culture équestre florissante, et son rôle dans l'architecture et l'expérience ordinaire de la ville.
- 2 S'écartant des récits de fiction ou des discours humanitaires souvent privilégiés dans les études antérieures, l'auteur insiste sur les innombrables interactions tangibles et quotidiennes entre les hommes, les femmes et les bêtes. Plutôt que de se concentrer sur les sensibilités et les attitudes à l'égard des animaux, il cherche à décrire ce que faisaient réellement ces bêtes. Au lieu de condamner de façon abstraite la cruauté du passé à leur égard il s'agit de documenter le tête-à-tête quotidien et les interactions qui reliaient les acteurs de l'époque avec les bêtes qui les entouraient. Pour cela, l'étude

s'appuie sur de nombreuses sources de la pratique, sur des documents juridiques, paroissiaux, commerciaux, journalistiques, ainsi que sur des sources privées, ouvrant de nouvelles perspectives sur des activités, des types sociaux, des imaginaires méconnus ou mal compris. Par cette approche, l'étude remet en question nombre d'hypothèses sur les mutations industrielles, agricoles et commerciales qui auraient caractérisé la capitale britannique à partir du XVIII^e siècle. L'ouvrage contribue ainsi au champ foisonnant de l'histoire des animaux et de l'environnement, dans la continuité des recherches de Francis Michael L. Thompson sur l'énergie animale, d'Ann Norton Green sur le travail des chevaux en Amérique du Nord, ou encore des vastes enquêtes de Daniel Roche sur la culture équestre de l'Occident¹.

- 3 L'étude est construite autour de sept chapitres thématiques qui document chacun un type de présence animale et un mode d'interaction entre hommes et bêtes, pour produire, pour se déplacer, manger, se distinguer, ou encore surveiller et protéger. Le premier chapitre me semble l'un des plus originaux : il revient sur l'histoire du « *Mill horse* », c'est-à-dire le cheval du moulin qui actionne des manèges et autres équipements pour produire de la force en tournant autour d'un axe, et ainsi broyer, pomper, et réaliser toute une série d'opérations indispensables au fonctionnement économique de la ville. L'ouvrage offre l'une des enquêtes les plus précises à ce jour sur un sujet longtemps jugé périphérique et marginal alors qu'apparaît la machine à vapeur avec la fascination qu'elle suscite. L'auteur rappelle qu'au début du XIX^e siècle, dans de nombreux endroits, les manèges de chevaux sont nombreux là où l'hydraulique est saturée ou difficile à utiliser. Loin d'être un équipement périmé ou archaïque, ces manèges se multiplient au contraire dans les ateliers urbains de Londres pour répondre à l'essor de la consommation. Si l'historiographie a déjà relativisé le rôle de la vapeur avant 1850-1860 en montrant l'importance persistante du travail humain, le travail des animaux reste en revanche encore largement invisible alors qu'il constitue en quelque sorte le moteur oublié de l'industrialisation européenne². L'ouvrage montre son importance dans des secteurs artisanaux comme les brasseries, la construction, mais aussi les tanneries, les teintureries et de nombreuses autres activités qui utilisaient des bêtes pour broyer les matières premières. Le deuxième chapitre consacré à la traction animale est davantage attendu, mais l'auteur montre à nouveau sa très forte croissance et son omniprésence sans laquelle l'expansion londonienne n'aurait jamais été possible. Le transport du charbon lui-même se fait à cheval, dès 1790 il y avait 203 marchands de charbon à Londres qui employaient 2 000 chevaux. L'auteur examine les débats suscités par cette présence animale en ville, de la question des déchets et de leur utilisation aux multiples représentations qu'elle suscite, en passant par une fine analyse des besoins et souffrances des bêtes, de leur nourriture, des soins qu'elles nécessitent, ou des différences d'espérance de vie selon les secteurs qui les emploient.
- 4 Les chapitres suivants scrutent les multiples occasions de rencontres et d'interactions entre les hommes et les bêtes dans la ville, à commencer par la question de l'élevage en milieu urbain et de l'économie de la viande de boucherie. Londres accueille en effet quantité d'élevages avant l'invention des abattoirs spécialisés et séparés. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la ville est ainsi un centre important de production de lait. Explorer la présence des activités agricoles et d'élevage dans les villes du XIX^e siècle s'avère indispensable pour rompre les frontières trop étanches entre la ville et la campagne, l'industrie et l'agriculture. Loin de faire disparaître l'élevage, la croissance urbaine l'a plutôt intensifié dans un premier temps et l'a contraint à s'adapter en faisant évoluer

les modes d'approvisionnement, les bâtiments agricoles et leur localisation, comme le montrent le cas des porcheries et les relations de proximité qui existaient entre les porcs et ceux qui les élevaient. L'animal modèle également la ville car il devient l'une des marchandises essentielles qui s'échange. Alors que l'histoire de la consommation s'étend, l'auteur milite pour qu'une plus grande place soit accordée aux échanges marchands autour des bêtes, qu'il s'agisse des modalités de leur commercialisation, des stratégies publicitaires de vente, des multiples accessoires et produits qui les accompagnent, mais aussi des vols qui se multiplient avec la présence croissante de ces êtres précieux. Le sixième chapitre revient sur le cheval comme objet de distraction et de loisir pour les Londoniens, via le cirque, les écoles d'équitation, la chasse et plus largement l'ensemble des formes de sociabilité qui mobilisent les bêtes. À cet égard, le dernier chapitre consacré aux chiens de garde (« *watchdogs* ») est particulièrement original pour explorer les stratégies de protection contre le vol et la criminalité croissante dans la capitale. Les chiens sont présents en très grand nombre, ils sont utilisés pour de nombreuses tâches, à commencer par la surveillance des ateliers et des entrepôts si essentiels à l'essor commercial de la ville. Par leur omniprésence, ces chiens contribuent à la fois à modeler les pratiques sociales, mais aussi les comportements des propriétaires de la police, et même ceux des criminels contraints de faire évoluer leurs pratiques.

- 5 La promesse de réévaluer l'histoire londonienne au prisme de la présence animale est largement tenue par cet ouvrage original et riche, par ailleurs très bien illustré. Le pari était ambitieux : au-delà des approches socio-centrées ou des analyses superficielles, il s'agissait de redonner une place à un type d'acteur invisible, sans négliger son *agency*, et ainsi montrer et documenter la coexistence des hommes et des bêtes et son rôle fondamental dans l'essor d'une nouvelle culture urbaine. La réalité décrite dans ce livre peut évidemment être étendue à de nombreuses autres situations et périodes, y compris tardivement au XIX^e siècle. La question de la présence animale au travail et dans tous les espaces sociaux constitue par ailleurs un enjeu important à l'heure des débats – parfois virulents – sur l'avenir de l'élevage et la coexistence des humains avec les non-humains au temps de la grande extinction en masse des espèces. Au lieu de stigmatiser le travail avec les bêtes avec un regard lointain et au nom de grands principes qui transforment les animaux en fantômes ou en abstraction, il convient d'abord de retrouver la pluralité des formes de coexistence concrètes et oubliées, ce qu'elles révèlent des expériences passées et de l'entremêlement constant des formes de vie. À cet égard, le XIX^e siècle fut sans nul doute le moment de la présence maximale des animaux aux côtés des humains, la coexistence était permanente et a modelé en profondeur les économies, les sociétés comme les imaginaires du temps.

NOTES

1. Francis Michael L. Thompson, *Horses in European Economic History. A Preliminary Canter*, Reading, British Agricultural History Society, 1983 ; Clay McShane, Joël A. Tarr, *The Horse in the City. Living Machines in the Nineteenth Century*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2007 ; Ann

Norton Greene, *Horses at Work: Harnessing Power in Industrial America*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 2008. Signalons également que la *Revue d'histoire du XIX^e siècle* a consacré un numéro à ce thème en 2017, avec des perspectives proches : Quentin Deluermoz, François Jarrige (dir.), « La part animale du XIX^e siècle », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, vol. 54, 2017/1.

2. Le même phénomène s'observe ailleurs, dans les villes comme les champs, je me permets de renvoyer à mes enquêtes en cours sur l'histoire des manèges et de l'énergie animale au XIX^e siècle, par exemple : François Jarrige, Mohamed Kasdi, « “Moteurs animés” des filatures », in François Jarrige, Alexis Vrignon, *Face à la puissance. Une histoire des énergies alternatives à l'âge industriel*, Paris, La Découverte, 2020, p. 71-83 ; François Jarrige, « Batteuses à manège ou batteuses à vapeur ? Risques, accidents et choix techniques dans les campagnes françaises du XIX^e siècle », *Artefact. Techniques, histoire et sciences humaines*, n° 11, 2020, p. 39-66.